

IV. Les Variations Goldberg... Nancy Huston

Jean Marie ANDRE

Basso Continuo

« Maintenant c'est commencé et ça pourra plus s'arrêter, c'est irrémédiable, un temps s'est déclenché, a été déclenché par moi et doit être soutenu par moi pendant sa durée obligée. Je suis à la merci de ce temps désormais, je n'ai plus le choix, il faut que je le parcoure jusqu'au bout. Une heure et demie et des poussières. Ça n'a rien à voir avec une heure et demie de sommeil, ou de conversation, ou de cours magistral. Je l'ai pas le droit de me retourner pour sourire aux gens de la salle, parmi lesquels se trouvent pourtant des êtres que j'ai aimé et que j'aime ; je ne dois penser qu'à mes doigts, et même à eux je ne dois pas vraiment penser. Sinon je sais qu'ils deviendront des bouts de chair, des boudins blancs, petits porcs frétilants, et je risquerai de m'interrompre horrifiée de les voir se rouler ainsi sur les morceaux d'ivoire. »

« J'ai enlevé ma montre, elle me gêne pour jouer. Mes mains doivent être toutes entières au service de ce rituel : *pendant ce temps*, la contrainte de performance doit être totale. Exactement comme dans ces congrès où on me colle le casque et que pendant quatre heures je dois traduire. Ici et là, je suis l'interprète et surtout pas le créateur. Seulement, quand ce sont des mots qui entrent par mes oreilles, subissent un traitement dans une autre langue, je peux hésiter, corriger, balbutier et même faire des fautes de syntaxe sans que le contenu soit altéré. Ici, le contenu c'est la forme-chaque faute infléchit, gauchit un peu le sens même du message-, et donc le jugement porte sur chaque seconde. Et pire c'est de n'avoir, tout le temps que dure l'épreuve, aucun accès à la musique elle-même. Je suis là pour en faire, les autres pour en entendre, mais la musique se déploie dans un entre-deux qui ne touche ni moi ni eux. Je ne traduis pas, j'exécute. La musique doit être exécutée, c'est-à-dire mise à mort. Je suis le bourreau de l'immortel. »

« Sur une page sont disposées des taches : rondes, blanches, noires, croches, noires pointées et doubles croches. Elles ont été disposées de cette façon précise, voilà deux siècles, par un monsieur qui portait une perruque poudrée et qui avait beaucoup d'enfants. Les pages qu'il a, un jour, recouvertes de taches ont été imprimées par un éditeur, reproduites par un autre et puis par d'autres, jusqu'à ce qu'elles prennent la forme que j'ai sous les yeux en ce moment. Mes yeux enregistrent leur disposition et en envoient l'image à mon cerveau qui, à son tour, envoie des signaux aux muscles de mes épaules, de mes bras et de mes boudins blancs, qui se mettent simultanément en branle pour accomplir ses ordres. Il y a devant moi, l'instrument : de quoi ? L'instrument de musique, dit-on ; mais n'est-ce-pas moi qui suis instrument de la musique ? Pour interpréter il faut comprendre, et je ne comprends rien à

ce qui se passe. Quand il d'agit de mots, au moins je sais que j'ai affaire à un certain nombre d'unités, douées d'une valeur relativement stable. Je peux prévoir comment, lorsqu'elles sont combinées de telle ou telle façon- « la faim », « le Tiers Monde », « l'explosion démographique » , elles auront tendance à susciter telle ou telle émotion, après avoir pénétré dans les oreilles des gens présents et stimulé certaines régions de leurs cerveaux à eux. Mais une note de musique, ça ne veut rien dire. Une note plus haute ? Une note plus basse ? les deux ensembles ? Vous êtes émus maintenant ? un peu de rythme ? Une reprise ? Ça va, vous sentez les larmes venir ? »

« Ici personne ne pleure, personne ne pleurera. La musique de chambre n'a pas été faite pour ça. Les gens s'assemblent, plus ou moins sur leur trente et un, pour assister au déroulement d'un rituel. Corrida en sol majeur. Mais qu'espèrent-ils ressentir ? Et qu'est-ce que je ressens ? »

« Quant à moi, rien. C'est même la condition. À mesure que j'apprends un morceau de musique, je fais de lui un objet autre. Un objet tactile avec des formes qui sont à saisir avec les mains. À la fin, ce n'est plus du tout un objet d'écoute ; mes oreilles ne servent plus qu'à critiquer la danse des boudins blancs. Le sentir a été extirpé par le savoir. »

« Le clavecin, ça, en revanche, je me souviens d'avoir ressenti quelque chose. Au début, c'était le coup de foudre. J'avais treize ans et je pataugeais au piano. C'est un instrument ignoble. Il s'appelle du reste non pas le piano mais le piano-forte. Le doux-fort ? Doucement et fortement. *Crescendo*, *Diminuendo*. Puis très très très fort. *Fortissimo*. Puis endormir l'assistance pendant un temps avec une dynamique moyenne, le *mezzo piano* ou le *mezzo forte*. Et les réveiller brutalement avec un violent *Sforzando*. Les mener par le bout du nez à travers la gamme d'intensités ; sentez ceci, sentez cela, vous comprenez ? C'est comme un homme qui hurle ! c'est comme un oiseau qui chante ! c'est comme la mer qui vous berce et vous emmène au pays des merveilles ! c'est comme, c'est comme, c'est comme... »

« Avec le clavecin, il n'y a pas de « c'est comme ». Le clavecin c'est comme ça. Ou plutôt, quand je l'ai entendu, par hasard, pour la première fois : c'est ça. Le clavecin ne fait pas dire des choses à la musique, il laisse dire la musique. Le clavecin n'a pas de marteaux ; il n'a que des étouffoirs, et ceux-ci sont recouverts de draps. Au lit, dans ma chambre, à côté de celle de mes parents, je me réveillais la nuit. Le père hurlant, la mère pleurant ou inversement ; Je restais tapie sous les draps, ahurie. Ensuite, diminuendo jusqu'aux sanglots, jusqu'aux mots bas de la réconciliation, jusqu'au silence. Voilà de l'émotion. Voilà le piano-forte...c'est ignoble. Avec le clavecin, tout est question de registres... »

1.Nancy Huston. Les Variations Goldberg. Actes Sud.1981. Babel N°101

La suite... vous la trouverez chez votre libraire...